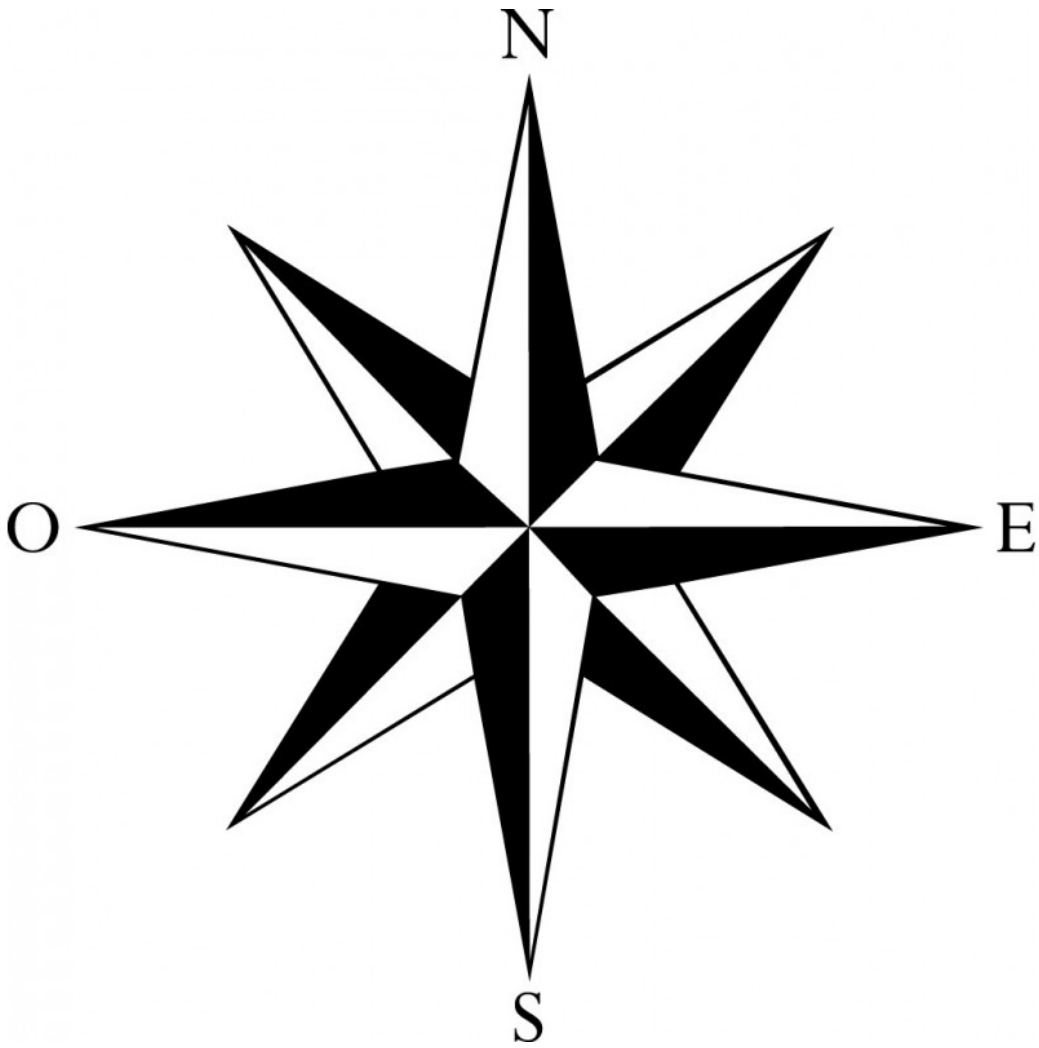
Travail de Bachelor

NOUVEAU SAUVAGE



Hervé Scherwey

INTRODUCTION

NOUVEAU SAUVAGE est un solo de danse au processus performatif axé principalement sur l'art martial Saolim. Ce solo est issu d'un processus où j'ai cherché à écouter le chemin que je devais emprunter et qui m'a dirigé vers les arts martiaux. Au final, la présentation dépasse le Kung-Fu pour intégrer d'autres éléments et satisfaire les nécessités qui sommeillaient en moi après deux années et demie à la Manufacture. Le texte qui suit retrace brièvement ce que j'ai vécu comme une recherche, une quête, une aventure, une initiation, une ascension, une performance, un échantillon de vie. Je remercie ici pour leur présence, leur influence, leur participation, leur intervention et leur aide, Dominique Falquet, Claire de Ribaupierre, David Zambrano, les membres du jury, chaque personne qui contribue à l'existence du Bachelor en danse contemporaine, mes chers techniciens Ian et Céline, la promotion B, Gaspard, Milo, ma famille, et tout ceux qui ont contribué à façonner ce bout de chemin.

HERVORUS MAXIMA

Le projet a débuté officiellement pour moi à la rentrée scolaire de septembre 2017 mais le processus s'est mis en route inconsciemment début août. Comme chaque été, j'ai été embauché en tant que maître nageur aux Bains de la Motta à Fribourg. Ce job d'étudiant m'a offert de longues heures de libre à la réflexion, j'ai donc décidé de prendre un peu de ce temps pour imaginer une pièce qui regrouperait toutes mes envies d'expression. Après avoir cherché un sujet qui pouvait exprimer le mouvement dans son essence par désir d'éviter une danse superficielle, j'ai pensé à la danse nuptiale et aux insectes. En quelques jours, j'ai imaginé une fiction que j'ai intitulé « Hervorus Maxima ». Cette pièce aurait présenté la naissance d'un insecte géant préhistorique, appelé l'Hervorus Maxima, puis sa danse nuptiale, et finalement sa mort. La danse nuptiale m'était apparue comme l'essence de la danse car elle se retrouvait chez l'animal et même chez l'insecte, bien que le terme de danse reste arbitraire. La parade nuptiale représentait la danse fonctionnelle par défaut. Elle n'est pas un divertissement, ni un jeu ou un ornement, elle permet la reproduction et donc la survie de l'espèce, elle est nécessaire à la vie. Les insectes, ces animaux bien souvent indésirables qui nous semblent soumis à une programmation primaire dans leur petit corps, me sont apparus comme un terrain propice pour illustrer cet enjeu. Le tigre, le serpent, le paon me donnent tous une impression d'avoir une certaine grâce dans leur mouvement et une certaine marge dans leur volonté et leurs choix. Au contraire, l'insecte tel que je l'observe se dévoilait comme un être se ruant sur la tâche pour laquelle il était conçu, il était plus robotique que les autres. Ce coté primitif était la base idéale pour faire ressortir un mouvement « pur » car « bête », vide de conscience, simple stimulus.

L'araignée paon en train d'effectuer sa parade nuptiale.

L'araignée paon a été mon plus fidèle exemple de danse nuptiale. Pour séduire la femelle, cette araignée expose ce qui ressemble à un bouclier coloré d'une tribu africaine et effectue des mouvements rapides avec certaines de ses pattes tout en effectuant des déplacements latéraux. Si la parade fonctionne, il y aura reproduction, si elle échoue c'est le combat à mort. Cette urgence du mouvement a fait tilt dans mon esprit et s'est retrouvée étroitement liée à mon choix de me diriger vers les arts martiaux. Pour l'aspect esthétique, les danses drapées de Loie Fuller représentaient en moi la danse qui obnubile par sa beauté comme une forme de capture et je souhaitais m'inspirer de ce type d'impact très visuel pour effectuer ma parade nuptiale. Je souhaitais satisfaire un besoin de créer du beau et devait trouver une danse visuellement prenante tel était mon caractère. Autour de la parade, sont venus s'ajouter, la naissance, la mort, l'insecte, le passé préhistorique qui resurgit, la science, l'humour, l'ironie, la sexualité et la politique, autant d'éléments qui m'amusaient à être mentalement ajouter mais qui seront finalement des ajouts secondaires que je ne développerai pas ici.

En septembre lorsque nous avons été amenés à parler de nos aspirations, j'ai expliqué Hervorus Maxima et ce qui s'y rapportait, la danse nuptiale, le coté animal, le coté esthétique de la danse, du rituel, mais aussi de la naissance et de la mort. A ce stade, je n'étais sûr de rien, surtout pas de ce que je pouvais imaginer au bord d'une piscine, l'univers Hip-Hop qui a fait parti de mon vécu durant des années et que j'ai délaissé au niveau de la danse durant mon cursus, était également une piste qui m'intéressait. Le Krump, particulièrement, qui est une danse se voulant être un éloge au divin, qui recherche un mouvement entre le contrôle et le lâcher prise me lorgnait de près.

J'ai également parlé de la possibilité de créer une troisième version de mon solo de première année que j'avais réédité en deuxième année en dehors de l'école. Ce solo était dirigé par une ambiance de club et recherchait une esthétique de mouvement entre l'authenticité d'un clubber qui viendrait danser pour son plaisir et un aspect hypnotique pour satisfaire le public.

Concrètement, l'unique file rouge qui allait de soi était de suivre ce que j'appelais sur le moment mon « instinct », je sentais en moi une quête de sens dans le mouvement et c'était ce désir qui devait me guider.

Partant de cela, j'ai débuté avec ce que j'avais, j'ai rassemblé des images et des vidéos tournant autour des thèmes que j'avais: vidéos d'insectes et araignées effectuant une parade nuptiale, des images de danses africaines traditionnelles superposées à de la musique psychédélique, des tutoriels pour créer des costumes et des ailes, des vidéos de Loïe Fuller, des vidéos de Krump, etc.

J'ai beau eu tâcher de mettre en avant et de nourrir ces éléments, je ne parvenais pas à former une pâte comestible qui me séduisait. Aujourd'hui, je vois comment m'être engagé dans cette piste en cherchant une esthétique plutôt qu'en partant du fond, c'est-à-dire la nécessité du mouvement, j'ai pu me fourvoyer et parfois me décourager inutilement.

Depuis ce moment jusqu'à la redécouverte du Kung-Fu, je me suis tiraillé de nombreuses heures pour dénicher le filon qui m'aurait parlé directement. Au

final, je ne faisais qu'observer ma désorientation quant à mes notions de danse face au champ si large de la danse contemporaine. Lorsque je me tournais vers la connaissance emmagasinée durant ces deux années de formation, je butais contre un goût de non-maîtrise d'un large panel de techniques qui ne parvenaient pas à combler mon besoin d'authenticité et de sincérité. Un besoin de virtuosité faisait constamment surface comme pour assouvir une nécessité de légitimation de devenir danseur professionnel. Je pressentais le jour de présentation du solo comme une étape ultime pour savoir si j'avais bel et bien ma place dans ce milieu. Ce doute venait principalement de ma provenance du monde Hip-Hop où l'apprentissage se faisait librement par mimétisme et par envie, et où le moule de la virtuosité dépendait de chacun contrairement aux danseurs provenant de la danse classique qui devaient atteindre une forme bien précise. Il était évident que les deux écoles comportaient leurs avantages et leurs défauts, néanmoins je sentais en moi le manque d'une base rigoureuse qui aurait pu me faire sentir comme étant un danseur entier à la fois créatif et doté d'une base technique solide. Si le problème était de maitriser correctement une technique alors je sentais que je devais m'y mettre. J'avais envie d'élever le coté récréatif du Hip-Hop à celle du classique ou de prouver que la démarche souvent organique du Hip-Hop pouvait atteindre la virtuosité du danseur classique, c'est pourquoi j'ai commencé par le Krump.

KRUMP

Le Krump comportait lui aussi la dimension de nécessité du mouvement et peut-être encore plus de l'urgence. Etant né au milieu des gangs, dans les banlieues de Los Angeles, au début des années 2000, ce style provenant du Hip-Hop cherche à exprimer le plus directement possible la jouissance de la vie et a été

Un kumper en train de dansé dans une battle.

une porte quant à l'urgence du besoin de s'évader de la tension sociale et de, quelque part, redorer la vie. Wikipedia nous dit du Krump que c'est une *danse, non-violente malgré son apparence agressive à cause des mouvements exécutés très rapidement, de la rage ou la colère qui peut se lire parfois sur les visages des danseurs de Krump que l'on appelle les « Krumpers », [elle] se veut être une danse représentant la « vie » et toute sa « jouissance ». En effet, il n'y a aucun conflit physique entre les danseurs.*

Le contraste entre l'aspect violent et le but non-violent, vient donner tout son sens au mouvement, en présentant une expression aussi directe que possible entre le message et le mouvement. Ce lien, je le voyais déjà chez l'animal qui danse par réaction à des stimuli et je le retrouverai plus tard dans le Saolim entre la volonté de l'action et le mouvement lui même qui doivent être aussi rapprochés et sans fioriture que possible.

Le Krump est l'acronyme de *Kingdom Radically Uplifted Mighty Praise* signifiant littéralement *louanges puissantes au royaume radicalement soulevé* mais elle signifie *élévation du royaume par le puissant éloge* comme le

précise à juste titre Wikipedia. En cherchant à se décontenancé, à se pousser à une limite indescriptible, à se surprendre soi-même parfois avec absurdité et toujours avec la plus grande maîtrise, le krumper cherche à créer un éloge. En un certain sens, c'est une transe pour atteindre et exprimer un autre état de conscience et suggérer des couches plus élevés de la vie.

Les mouvements paraissent parfois rustres et aléatoires mais les maîtres de cet art savent exprimer des subtilités qui doivent surprendre le public et ainsi tisser une relation avec celui-ci pour tenter d'atteindre des sommets toujours plus élevés. Le krumper démontre que le ridicule et le regard des autres ne peut pas l'atteindre, mais qu'au contraire cela le nourrit et démontre un peu plus le grandiose de la vie par rapport à la médiocrité de la condition humaine qui a tendance à s'attacher aux apparences. Par attirance pour le sens, l'esthétisme et la provenance du Krump, j'ai commencé à m'entrainer seul dans les studios, j'ai pu constaté rapidement qu'il me fallait d'autres partenaires de jeu pour créer l'intensité nécessaire au but du Krump. En effet, le Krump se pratique essentiellement en improvisation et en *battle* face à un groupe de spectateurs actifs par leurs encouragements ou leurs provocations. Connaissant les bases techniques, j'ai décidé de donner des cours gratuits le jeudi soir à la Manufacture. J'espérais qu'une introduction suffirait pour que les participants s'emparent du concept, l'expriment à leur manière et que la magie et le partage s'instaurent. Ça fonctionnait à moitié. Il y avait, de jeudi en jeudi, de nouveaux participants mais aussi des déserteurs, cela rendait compliqué la tâche de nourrir les initiés tout en introduisant ce style aux nouveaux arrivants. Néanmoins, j'ai été surpris du résultat et du bon vouloir des participants, j'ai pu approcher avec une certaine sincérité mon rapport à cette danse mais aussi constater mon écart avec les maîtres de cet art. J'ai mis fin à ce cours après la cinquième session lorsque je me suis retrouvé avec quelques metteurs en scène qui ont eu pitié de moi face aux déserteurs et qui, malgré tout, souhaitaient se dépenser physiquement. J'ai senti le Krump s'éloigner de moi, c'était moins évident que

je l’avais prévu. Cette technique nécessitait une maîtrise particulière du corps et bien qu’elle me fascinait, « mon instinct » me disait que je n’allais pas la maîtriser de façon satisfaisante en quelques mois sans maître et sans le contexte adéquat.

DESORIENTATION

Après avoir retiré la piste du Krump, je suis retourné vers mon insecte géant bien que cette idée ne m’emballait plus autant qu’au début. J’ai tenté de créer un masque à l’aide de grillage et de papier mâché pensant que ça m’aiderait d’avoir un costume comme base, mais j’ai pu très vite constater mes lacunes en matière de bricolage. Je sentais qu’à chaque bande de papier déposée j’allais à contre courant de mes envies ; pourtant, je me persuadais de persévérer. Chaque fois que je retournais vers mon masque, je me sentais un peu plus éloigné d’Hervorus Maxima qui ne devenait plus qu'une idée de bord de piscine. Sans trop me laisser décourager, j’ai consulté de nombreux sites de déguisements qui m'ont présenté chaque fois des costumes enfantins ou alors à un prix exorbitant. Afin de tout de même avancer, j’ai décidé d’investir dans un masque de mante religieuse en plastique.

Après un rendez-vous avec Claire de Ribaupierre, j’ai repris partiellement confiance dans le mélange entre la bête, le coté Hip-Hop et le rituel. « Street Beast » qui peut signifier « bête de rue » est un titre qui est intervenu en moi et qui me faisait voir l’image d’une bête poilue de la tête au pied sortant d’une poubelle dans une ambiance de rue malfamée. Par cette esthétique, je me suis mis à chavirer de l’insecte à la bête poilue, pensant également que le costume m’était plus accessible. Internet m’a envoyé, fin octobre, un déguisement de gorille qui se rapprochait de ce que je cherchais pour cette bête à poil et

également le masque de mante religieuse qui lui était trop enfantin pour être utiliser. La combinaison poilue était intéressante bien qu'il était difficile de bouger sans l'abîmer. Quelques essais ont suffi à me dissuader de l'utiliser. Je me suis donc retrouvé avec une bête poilue au rabais, un masque d'insecte rigolo, un Krump non maitrisé et une bonne dose de « je n'ai rien du tout ». A ce moment, je me sentais totalement désorienté, ne trouvant plus une musique à mon goût, pas un spectacle allant dans mon sens, danser me semblait étranger à moi même et me donnait l'impression d'être un imposteur qui devait bouger sans se faire démasquer. Mes seules envies étaient de boire du café, fumer des cigarettes et lire le journal, autrement dit : fuir. Il n'était bien sûr pas question pour moi de fuir et je restais persuadé que mon chemin demandait à être découvert et que lorsque je l'aurais trouvé tout fera sens, je n'avais pas le choix de toute manière. J'ai eu besoin de me laisser aller dans la vase du doute jusqu'à mi décembre pour trouver la fougue nécessaire d'en ressortir et pour poser les yeux sur ma rédemption : le Saolim.

KUNG-FOUGUE

Kung-fu signifie basiquement *maîtrise*, et lorsque je parlerai ici de Kung-Fu je désignerai la *maîtrise du Saolim*.

Un soir de décembre, ne trouvant pas le sommeil, j'ai décidé de faire le point. J'ai pu constater que toujours je ne voulais plus danser, je ne savais d'ailleurs plus ce que cela signifiait, je ne voulais pas faire semblant et me sentir imposteur, mais aussi, je voulais progresser à travers un processus, apprendre, intégrer une technique, maitriser, m'investir et me sentir investi, de plus, fasciner, inspirer et me sentir légitime et fier d'un résultat. Le dernier cours qui faisait sens pour moi était le cours de Saolim, cela pour plusieurs raisons.

Pose du cavalier, position de base du Saolim.

Cette art était complet et proposait un alignement physique, mental et spirituel; de plus, la recherche de la maîtrise était un but en soi apportant son lot de bienfaits comme la sérénité, la satisfaction et la santé et finalement le chemin était clair et défini. Ces observations ont été le déclic tant attendu, j'allais me fondre dans le Kung-fu et trouver mon solo à partir de cet art. Le Saolim serait la réponse à mon besoin d'une base solide et concrète dans le mouvement. Ça l'était déjà mais de manière irrégulière. Après une nuit sans sommeil, j'ai commencé ma première journée à travers ce processus en pratiquant avec attention du Tai Chi seul dans un studio. J'ai pu observer le plaisir qu'était pour moi de faire appel à toute ma concentration pour octroyer du sens au mouvement, ce plaisir était bien différent de celui expérimenter en cours car j'y voyais une réelle recherche personnelle et pas juste un entrainement physique.

Quelques heures plus tard, j'ai rejoint le dernier cours de Tai Chi des comédiens et me suis fait surprendre par un défi de mille squats (mille flexions des genoux

en touchant le sol avec les mains puis en se relevant). Le cours suivant a été un cours de Saolim avec ma classe, la pose du cavalier, que nous devions tenir plusieurs douloureuses minutes au début de chaque cours, a été intenable mais jouissive car elle me montrait tout le travail que j'avais encore à effectuer. Après une nuit blanche et des heures d'efforts, je me sentais enfin réveillé et enthousiaste, c'était la première fois depuis le début de mon processus, j'avais enfin trouvé ma voie.

Je suis allé ensuite vers Dominique Falquet, notre professeur de Kung-Fu, pour lui parler de mon envie de me dédier au Saolim comme processus de Bachelor. Il en a été ravi et m'a donné rendez-vous.

QUAND L'ÉLÈVE EST PRÊT, LE MAÎTRE APPARAIT

Le lendemain, j'avais rendez-vous avec Dominique. Après avoir exposé les impasses qui m'ont conduit à vouloir entreprendre avec sérieux la voie du Kung-Fu, on s'est penché ensemble sur la forme que pouvait revêtir ma présentation. A ce moment, je m'imaginais ne présenter que les taos, c'est-à-dire les chorégraphies qui permettent la transmission des mouvements de combat à travers les générations. Je voyais dans ces chorégraphies un savoir ancestral amené dans un contexte contemporain, une gestuelle fonctionnelle là où la danse est bien souvent abstraite, des mouvements brutaux là où se trouve bien souvent la lenteur et la grâce, une forme moulée depuis des lustres là où l'innovation et l'improvisation ont une place particulière. Ces oppositions sont venues combler mes vertiges sur le choix de mouvement et sur le sentiment d'imposture. Au contraire, je viendrais présenter une forme que j'ai étudié depuis deux ans et je proposais le résultat d'un étudiant qui a traversé un processus en immersion dans un art martial. Dominique, quant à lui, m'a exposé qu'il était plus

intéressant pour lui d'utiliser le Saolim comme une lumière que l'on serait venu projeter sur un écran, l'écran serait le cadre contemporain, par exemple: revisiter une chorégraphie en appliquant des principes de l'art martial, ou faire un tao une première fois traditionnellement, ensuite les yeux bandés, ensuite contraint par d'autres éléments, etc… Pour le résultat, il m'a précisé que Kung-fu pouvait se traduire par « homme méthode » et que ce que j'aurai à faire serait à décider à la période de présentation, et que d'ici là, il fallait se fondre dans l'art martial.

Comment se fondre dans la pratique? Dominique m'a expliqué qu'autrefois cet art était né pour se défendre de l'ennemi, mais qu'à notre époque cette fonction n'était plus actuelle ou alors secondaire bien que pour parvenir à une maîtrise correcte il fallait effectuer chaque mouvement comme si c'était une question de survie. Le but actuel était d'après lui de « planter des lotus dans le feu », c'est-à-dire d'en planter là où ils ne peuvent pousser. De manière plus concrète le but est de garder son calme, l'esprit vide recherché dans la philosophie Zen, et la maîtrise de son corps, dans des conditions éprouvantes. Il m'a donné l'exemple d'une élève qui s'attendait à devoir faire cent squats mais qu'une fois ce nombre dépassé, elle a fondu en larme et a fait les cent restantes en se battant avec son mental et que ce combat intérieur était le but recherché, et qu'il valait plus que mille squats effectuées sans peine.

La notion d'hygiène est venue ensuite faire son entrée, cette pratique est utilisée pour s'entretenir physiquement, se renforcer mentalement, évacuer ses émotions. De plus, suivre une telle pratique quotidiennement offre la sensation d'avancer, de se parfaire et renforce l'estime de soi. Le but noble de l'art martial peut se transcrire par un proverbe japonais qui nous dit « passer de la lame de l'assassin à la lame de lumière », donc utiliser une pratique de combat pour trouver la maîtrise de soi. Sur le site dédié au Kung-Fu créé par Dominique, j'ai pu lire que dans la pédagogie du Saolim, l'élève est amené peu à peu à voir à travers les apparences. C'est donc toute une philosophie qu'il faut approcher et peu à peu s'approprier pour s'ouvrir « comme la fleur de lotus ». La notion

A gauche Maître Pong, au centre Dominique Falquet, à droite Dominique et un élève qui s'entrainent.

d'hygiène revêt également une autre forme, celle de l'entretien, comme se brosser les dents, il faut entretenir chaque jour son Saolim ou alors il se dégrade. Il n'y a pas de raccourci, on ne peut pas se brosser les dents durant des heures et ainsi éviter de les brosser le reste de la semaine, c'était pareil pour le Saolim. La « voie du milieu » est le chemin du pratiquant, il recherche l'équilibre, l'harmonie dans toute chose. La discipline permet d'atteindre une harmonie plus profonde et avec plus de facilité. L'équilibre amène des vertus qui lui sont propres, une joie réprimée ou une joie exagérée dérangent, la joie modérée qui apparait dans la voie du milieu possède une force particulière, elle n'est pas fade.

J'étais bien orienté sur l'attitude à avoir mais pas sur comment me fondre dans cet art. Après lui avoir demandé des chiffres ou des défis concrets, il m'a parlé de la formule de son maître, « La recette de Maître Pong ». Cela allait devenir la partie consistante de mon processus: dix fois chaque taos de Saolim, c'est-à-dire quarante taos, mille coups de poing, vingt minutes de méditation, le tout quotidiennement. Est-ce tout? Non, garder l'attitude. Une anecdote a accompagné cette remarque: Dominique a demandé un jour à son maitre pourquoi est-ce qu'il n'y avait pas de rituel avant d'entrer dans la salle

d’entrainement comme le font souvent les japonais dans les arts martiaux? Maitre Pong lui a répondu qu’il ne quittait jamais vraiment la salle et que, même à l’extérieur il était toujours en activité de manière parfois imperceptible. Dominique m’a confirmé qu’il était un peu tout le temps en train de pratiquer le Saolim, comme par exemple en refusant de s’assoir et de s’accrocher dans les transports en commun ou en faisant du gainage des jambes lorsqu’il se brossait les dents.

CHANGEMENT DE VIE

Ayant l’après-midi à disposition pour mon travail de Bachelor, je me suis mis directement à faire ma série de mille coups de poings que je devais effectuer « avec conscience », cela m’a pris une vingtaine de minutes. J’ai décidé de les faire face au miroir pour prendre conscience de l’implication du corps et pour corriger mon alignement. Les faire correctement impliquait une torsion aussi conséquente que possible du haut du corps et engendrait des douleurs dans les organes situés en dessous de la cage thoracique. Après quelques centaines de coups de poing, chacun d’eux me donnait la sensation que j’allais percé mon estomac, cela a perduré jusqu’à la fin de mon processus. Je suis passé ensuite aux taos. Quarante taos correspondait à un défi de grande envergure tel que nous y avions droit avant des vacances, ou une à deux fois par année à un moment imprévisible. Les faire chaque jour était incommensurable. Je les ai fait dans la salle 70, cela m’a pris deux heures, c’était long et éprouvant. A chaque Tao, il fallait retrouver la force et la motivation de faire le suivant et éviter de penser au nombre qu’il restait à faire. Se croire en situation de guerre amenait une dose d’adrénaline qui permettait de me dépasser, ça n’était pas pour autant facile de se duper. J’allais parfois m’imaginer avoir une famille à défendre lorsque ma

propre survie ne suffisait plus à me stimuler. Je pouvais sentir tout ce qui était à corriger et ça me motivait autant que ça m'inquiétait, mais le doute s'est fait rapidement balayer par le sentiment que j'expérimentais quelque chose qui faisait sens pour moi et qui allait m'enrichir en tant que danseur et en tant que personne.

Je pensais fortement à la notion d'hygiène surtout après m'être montré quel investissement physique c'était de faire quarante taos par jour. Je fumais, buvais, j'étais irrégulier dans mes repas et je ne me penchais pas avec ardeur sur les composés de mes aliments, je me couchais souvent après minuit et j'avais de la peine à me lever. Tout ceci devait impérativement changer.

Je me suis mis à me lever à six heure du matin, je me douchais puis faisais mes vingt interminables minutes de méditation en tâchant d'appliquer tous les paramètres qui m'ont été enseignés. Comme Dominique me l'avait expliqué, je devais m'assoir en tailleur, mon poids devait tomber autant que possible sur les ischions, je devais garder le dos bien droit et avoir la sensation que le haut du corps monte verticalement avec le naturel d'une flamme d'une bougie. La main gauche sur le Dan Tian (centre de la volonté situé deux doigts au-dessous du nombril) et la main droite sur la gauche en croisant les pouces (les mains sont inversés pour les femmes). Tout en maintenant ces paramètres, je devais dénouer totalement mon estomac en transmettant chaque tension vers le Dan Tian qui allait les éliminer. Pour cela, il fallait diriger mon attention sur la respiration, sentir qu'elle partait du Dan Tian et mettre une attention particulière sur l'expiration. Si une pensée me venait à l'esprit, je devais la laisser passer comme un bout de bois suivrait le courant d'une rivière et ne pas m'y accrocher. Une fois l'estomac détendu, je devais prendre conscience de l'espace que mon corps prenait dans la pièce, puis de la pièce elle-même, et ainsi de suite jusqu'à arrivé au fond de l'univers. La plupart du temps, tellement préoccupé par les taos, je resterais coincé à l'étape de relaxation de mon estomac.

Une fois la méditation accomplie, je préparais un copieux petit déjeuner formé de fruits, de céréales complètes, de lait d'amande, de protéines naturelles, de jus pressé et de tisane. Chaque jour je sentais une vive appréhension à devoir effectuer tant d'efforts physiques et cette sensation perdurait jusqu'à que j'ai terminé et alors un sentiment extraordinaire de liberté m'envahissait et me permettait de m'endormir en quelques minutes. Dominique m'a expliqué que je devais choisir un jour de repos, le sien était le samedi, cette simple phrase a fait que le premier samedi et tout ceux qui ont suivi je ne ferai pas mes exercices. La deuxième semaine était devenue plus difficile car nous n'avions plus de temps libre pour notre Bachelor si bien que je terminais chaque soir mes exercices vers 23 heures voire minuit. Il me fallait être un minimum calme et en accord avec moi même pour faire mes taos tout en évitant de m'abîmer moralement et garder la flamme de l'envie autant que possible. Un jour, les taos étaient interminables, le lendemain ils étaient un plaisir, toujours douloureux mais plaisants et fortifiants. Le mardi était le jour le plus difficile car je donnais un cours de contemporain à Fribourg, le trajet me prenait une heure et demie de porte à porte, j'enseignais un cours d'une heure et demi et revenait ensuite à Lausanne aux alentours de 23 heures pour faire les taos, cela me faisait des journée de douze heures d'effort. Le premier mardi j'ai accompli, ce qui était pour moi un exploit, toutes mes tâches d'art martial, mais je sentais que l'effort avait puisé dans des réserves profondes d'énergie ; j'avais dû préparer à manger la veille et faire une partie des taos sur ma pause de midi pour y parvenir. Le lendemain, je pouvais sentir chaque muscle et chaque articulation de mon corps, je me sentais fragile et sensible et en même temps si fort et léger, capable de tout. Je ne me laissais pas imaginer abandonner ; pourtant les mardis qui ont suivi je ne suis pas parvenu à accomplir toutes mes tâches. Mon hygiène avait changer mais un obstacle considérable approchait: les vacances de Noël.

VACANCES DE NOËL

Les vacances de Noël m'ont préoccupé dès le choix de mon processus: serai-je capable de faire du Saolim chez moi à Fribourg, dehors, au froid par manque de studio, aurai-je le temps les jours de fête? Me demandais-je. Mais surtout je pars pour Lisbonne une semaine avec des fêtards pour revenir le premier janvier. La première semaine des vacances de Noël a été vécue comme une suite d'échec en matière d'exercice, le Saolim ne quittait pourtant jamais ma mémoire, à la façon dont les fêtes de Noël devait se dérouler et par la difficulté de la tâche, j'ai décidé de me résoudre à mettre de coté mes heures de Taos et de les réinvestir en janvier. Début janvier, pleins de bonnes résolutions, une en particulier, arrêter de fumer et foncer dans le Saolim jusqu'au Bachelor. Je me suis remis aux exercices petit à petit durant la deuxième semaine des vacances.
J'ai repris réellement le processus à la reprise des cours le 8 janvier. Jusqu'à mi février, ma vie a été centrée sur le Kung-fu, la maîtrise du Saolim.

JANVIER MAÎTRISÉ

Les cours du mois de janvier ont commencé par la création et recherche avec Fabrice Mazliah. On devait choisir un objet, j'ai donc choisi le bâton pour saisir l'occasion de l'étudier de plus près. Je l'ai étudié sous tous ces angles, sa matière, sa manufacture, sa taille, son poids, ses utilisations insoupçonnées, mais très peu en rapport avec le combat. Je découvrirai à quel point il me semblait toujours plus léger et devenait peu à peu une extension de mon propre corps. Je

tâcherai également de diriger mes choix de recherche vers des aspects qui viendraient nourrir mon Saolim, la présence, sensation du corps, l'utilisation des jambes, etc.

La première semaine de reprise, j'ai enfin pris la décision de filmer mes taos. Je suis trop haut, maladroit, lent, la tête en avant, les poignets déréglés, je fais des bruits inutiles, il y avait de nombreux aspects à revoir malgré les deux années de pratique. La différence entre ce que je croyais faire et ce que je faisais réellement était sidérante, je ne pouvais donc pas faire entièrement confiance à mes sensations. Il y avait un gros travail de coordination à faire entre ma pensée et mes actions; les images et les remarques de Dominique seront mon plus précieux miroir pour ce travail minutieux. Mais le problème principal était ailleurs et évident: j'étais trop éloigné du sol, je n'étais pas baissé comme le voulait la posture du cavalier, c'est-à-dire les genoux pliés à un bras du sol. Entrer dans cette position durant environ deux heures par jour était l'équivalant d'un supplice. Cette position brûlait mes jambes, et mes muscles devenaient de plus en plus durs et réactifs à la douleur. Il était très difficile pour moi de pouvoir lâcher prise constamment. Petit à petit, je me reprenais et me poussais du mieux que je pouvais dans les taos, je régulais la vitesse et ralentissais parfois dans les zones douloureuses pour pouvoir mieux digérer la douleur et ainsi la contrôler, mais j'étais loin d'être satisfait.

Un effort supplémentaire venait s'ajouter, à partir de mi-janvier j'ai commencé à prendre un cours de Saolim chez Dominique à Genève, le cours débutait par une heure intensive de renforcement musculaire puis deux heures de Saolim. On a fait environ 1300 squats et plusieurs centaines d'abdos la première fois que j'y suis allé, je m'étonnais de pouvoir suivre la cadence et j'ai débuté le cours épuisé mais déterminé car Dominique m'observait et tout en moi souhaitait ne pas le décevoir, petit à petit je le considérais comme mon maître.

Dominique Falquet a commencé à ce moment à recalibrer mes taos l'un après l'autre et à nettoyer les détails. J'ai senti que je les redécouvrais et que j'étais

tombé dans des erreurs récurrentes. Je reconsidérais le travail de mobilité des hanches, la hauteur de ma posture, la trajectoire de mes coups de poings et certains passages où j'avais tendance à me relâcher. Le travail augmentait mais l'éclaircissement par l'enseignement de Dominique, la conscience du mouvement, et l'entrainement venaient petit à petit amener leur résultat. Je me sentais plus résistant, plus attentif, plus précis et j'avais de plus en plus conscience de mon propre pouvoir de volonté. Tout mouvement en Saolim part du Dan Tian, on cherche incessamment à l'activer et à se connecter à celui-ci. Ce discours m'a été répété durant deux ans et faisait finalement sens, spécialement lorsque je méditais à la fin des quarante taos et que je sentais ce point brûler et envahir mes mains d'une chaleur extraordinaire. Yvone Rainer disait que l'esprit se développait comme un muscle, je pouvais en dire autant de la volonté sans la référer à l'esprit.

D'autre part, j'avais conscience à quel point chaque jour j'échouais dans ma mission, en esquivant la méditation par je ne sais quelle ruse du mental, en mettant de la musique durant les taos, en perdant bêtement du temps entre chacun d'eux, en étant trop haut dans ma position, en me préservant durant les coups de poings, etc. Chaque dose de confort, ou plutôt chaque esquive quant à un aspect de l'épreuve venait entacher mon ascension et je sentais que cette frustration de ne jamais pouvoir être parfait faisait entièrement parti de l'épreuve mais apportait son lot de frustration. Je tâchais tous les jours de faire de mon mieux mais je sentais que c'était rarement le plafond de mes capacités. Parfois par abandon, j'ai refusé d'effectuer les taos et devait me réveiller le lendemain avec le sentiment impitoyable d'échec. Dominique disait parfois que nous sommes comme une fusée, soit on monte, soit on descends. Descendre devenait abominable tant monter me coutait.

La maitrise de Dominique, qui se trouvait à des années lumières de la mienne (du moins de celle de l'image instable que je pouvais observer sur les vidéos de moi) devenait de plus en plus flagrante et même éblouissante. Je percevais avec

toujours plus de clarté à quel point sa maîtrise était grande. Lui même ne se considérait de loin pas comme un maître, pour l'être, il aurait fallu vivre au coeur du combat et investir entièrement sa vie au Kung-Fu, lui faisait parti d'une autre sphère disait-il. Pourtant, à mon échelle, c'était mon maître. Quoique pas totalement, je me permettais des esquives à ce qu'il me prescrivait, ce qui serait impensable pour un élève dévoué à son maître. Finalement, le Kung Fu était une partie de ma vie pour quelques mois et pas une dévotion aussi grande que celle pratiqué par un moine. Mais à mon échelle, mon investissement était total et Dominique était le plus grand maître que je n'avais jamais eu et c'était cette échelle qui devait compter et je devais parfois me le rappeler.

A force d'entrainement, j'avais l'impression que mes camarades de classe avaient un niveau qui régressait en Saolim, jusqu'à que j'ai admis que c'était mon attention qui s'aiguisait. Je le remarquais lorsque j'ai jugé encore plus sévèrement ma deuxième captation vidéo quelques semaines après la première. En effet, mon jugement à été encore plus sévère pourtant lorsque je compare les deux vidéos je voyais nettement la progression, j'étais plus vif, plus précis, et surtout plus bas, ça devait signifier que je progressais. Mon regard s'aiguisait de fois en fois, et j'avais hâte de voir de mieux en mieux, je sentais que « voir à travers les apparences » commençait à prendre son sens. Il était toujours aussi difficile d'accomplir chaque jour les 40 taos et les mille coups de poings, et même plus difficile de part les changements à appliquer et la fatigue qui s'accumulait, et la plupart du temps je lâchais prise dans la méditation, me frustrais et abandonnais. Ma patience et mon équilibre devenaient capricieuses et difficiles à persuader de faire des efforts par dessus un épuisement profond, mais des sensations nouvelles se faisaient ressentir, je me sentais comme libéré de l'ennui et je n'ai pas connu la fatigue dépressive de janvier qui se lisait sur le visage de mes camarades. J'avais mal partout mais j'étais heureux.

LA DOULEUR COMME MAITRE

Mon corps a commencé à me faire sentir son exaspération fin janvier après des milliers de squats effectuées au renforcement musculaire du jeudi et après les quarante taos de la journée, c'était trop pour mes genoux. Les tendons reliant les cuisses aux genoux se sont enflammés et chaque flexion se transformait en douleur aiguë si l'alignement de mes genoux était légèrement décalée. Cette blessure a été une grande source d'enseignements. Premièrement, elle résonnait avec les histoires de Dominique qui nous expliquait devoir gérer la douleur des tendinites lors de son apprentissage et que chaque imprécision, il la payait en douleur vive qu'il comparait à un coup de poignard. Effectivement c'était mon cas, j'avais le choix entre abandonner ou prendre cette douleur comme maître. Je marchais comme un éclopé, les escaliers pouvaient presque me faire sortir des larmes, et je ne pouvais plus rester assis vingt minutes sans que les douleurs me donnent des nausées. Une pièce de théâtre ou un voyage en train devenait une épreuve délicate ; j'essayais de me persuader que c'était une occasion en or pour observer et m'habituer à la douleur. Après avoir traversé quelques taos par dessus la blessure, je me rendais compte qu'il n'était pas approprié de s'arrêter au milieu pour hurler de douleur dans les studios et qu'il me fallait une autre approche. C'était à ce moment que j'ai finalement dû adopté la position du cavalier avec toute sa difficulté, s'assoir dans les aines, relâcher et sentir le poids du corps tomber sous les fesses et non devant sur les genoux. Faire la pose correctement, c'est-à-dire comme si c'était naturel, m'a soulagé énormément au niveau des genoux mais était un challenge perpétuel et me demandait la plus grande maturité. J'ai commencé à faire les taos lentement mais correctement, pas dans la puissance mais dans la connexion entre mon centre et mes

mouvements. Ce changement m'a fait redécouvrir le Saolim. La maîtrise que cette position me demandait, était comparable à entrer calmement et continuellement dans une eau glaciale sans gémir ni gesticuler sauf qu'on ne s'habituerait pas à la température. Pour garder cette connexion, je devais m'avoir constamment à l'oeil si bien que je faisais les taos au ralenti, je devais dresser mon corps comme un animal, le surveiller et le reprendre constamment. C'était instructif mais ils y avait des désavantages, il me fallait presque une heure de plus pour faire les quarante taos et un tao au ralenti dévorait énormément d'énergie. Mon entrainement était donc plus épuisant et durait plus longtemps sauf que j'avais toujours moins d'énergie et toujours plus à faire, les tâches inexécutées, les paiements à faire et autre histoires administratives mais aussi les livres à lire pour mon mémoire, je n'avais simplement pas le temps, je prenais sur mes heures de sommeil mais le sommeil était mon principal remède à mes tendinites, je me sentais être dans un cercle vicieux. On me proposait de faire une heure de chant au lieu d'une demi heure, je devais refuser pour gagner du temps, je ne suis pas sorti faire la fête, ni sociabiliser de tout janvier, d'ailleurs je ne sortais plus du tout, je commençais même à étouffer par manque d'air frais notamment car je n'avais pas le temps d'aller dehors. Une satisfaction de l'effort venait tout de même s'ajouter à la peine, et parfois le manque de foi le plus impitoyable pouvait être balayé en une fraction de seconde à la vue de Dominique qui devenait de plus en plus un exemple à suivre. Le voir me donnait du courage, c'était un mécanisme quasi chimique en moi, de plus il était apte à comprendre ma douleur ce qui me soulageait en partie.

Pourtant face à lui, j'avais toujours l'inquiétude de ne pas être suffisamment attentif, de relâcher, de décevoir. Je remarquais que je n'avais pas le pouvoir de le décevoir, tant il maîtrisait son jugement et ses émotions, et surtout l'art martial était une affaire personnelle, c'était moi-même que je risquais de décevoir si je relâchais. Je ne me permettais plus de bailler, ou d'attendre bêtement alors que je pouvais m'étirer ou me masser, ou simplement sentir mon

alignement, ou juste sentir que j'étais. J'étais actif aussi souvent et longtemps que possible, c'était devenu une obsession et même une peur, celle d'abandonner. Effectivement, la fatigue était telle, le dégout de l'effort tellement installé dans ma bouche, mes genoux me donnaient la sensation d'être une personne âgée, je savais seulement parler de Kung-fu et de fatigue et je commençais à avoir peur de moi, peur d'abandonner le processus et peur de me casser dans celui-ci. Heureusement, la fatigue allait s'alléger durant les deux semaines qui allaient précéder le Bachelor, et j'allais pouvoir prendre le temps de faire mes exercices, rattraper mon retard administratif, et créer sereinement mon solo de Bachelor, enfin c'était ce que j'espérais.

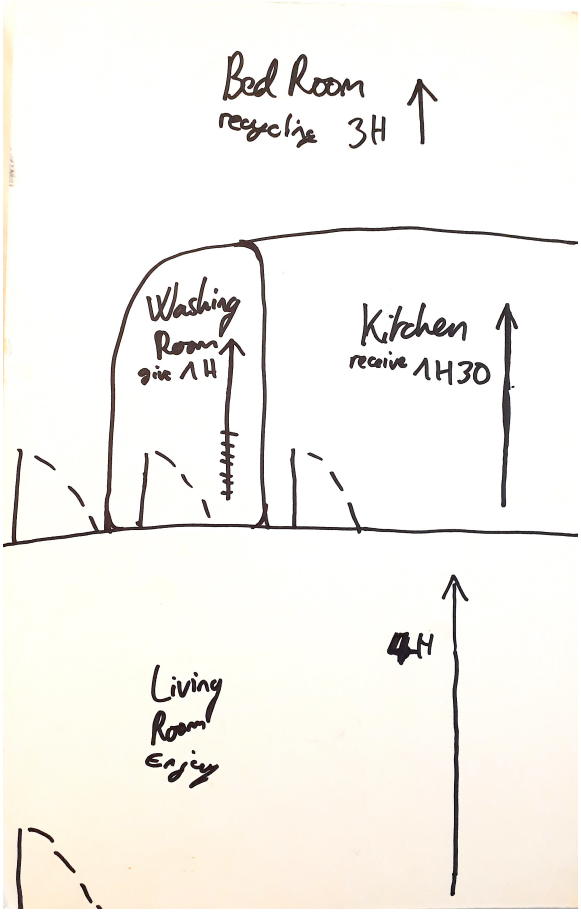
Les derniers cours avec Dominique approchaient et j'écoutais chaque conseil avec une attention particulière. L'avant dernier cours consistait en un défi surprise de 1500 squats, je l'ai traversé sans inquiétude et sans interruption en regardant devant moi et en me coordonnant au rythme de Dominique. Je sentais mes tendinites mais un alignement correcte minimisait la douleur. Nous avons ensuite eu un dernier cours pour marquer la fin du cursus où nous avons dégusté le thé de façon traditionnelle. A ce moment là, je sentais qu'une partie de moi voyait là la fin de mon processus du Kung-fu, ou peut-être une occasion de l'éviter vu que les cours obligatoires n'auraient plus lieu, une autre partie de moi voyait le temps à disposition qui approchait comme de l'or pour parfaire avec plus de sérénité le chemin que j'avais entrepris. Malheureusement, c'était l'égo et la fatigue qui allait l'emporter.

DEUX SEMAINES D'EGO POUR CREER UN SOLO

J'ai commencé mes deux semaines par régler ce qui m'encombrait mentalement, paperasse, courses, affaires spécifiques à régler, etc… Etant à Fribourg, j'ai

croisé mon cousin Gaspard qui était technicien de la scène et avec qui j'avais déjà collaboré pour une performance et avec qui je me voyais travailler à nouveau. Je lui ai parlé de là où je me situais - c'est à dire au carrefour des choix artistiques de mon solo où tout pouvait se jouer - et il m'a montré sa motivation à collaborer pour créer une pièce. La fête et la scène nous ont toujours rapprochés lui et moi, nous avons donc fêté jusqu'au bout de la nuit et j'ai recommencé à fumer, les mauvaises habitudes revenaient au galop. Cet acte a été la porte d'entrée à la perdition, à partir de ce moment le Kung-fu a été complètement mis de côté comme si je ne l'avais jamais pratiqué, comme si ce n'était plus mon processus mais juste une formation physique pour accomplir une performance de danse. Les douleurs aiguës de mes genoux m'enlevaient radicalement le reste de désir de pratiquer le Saolim. Les jours qui ont suivi je me suis mis à trop réfléchir, à essayer de recoller mes concepts initiaux les uns aux autres, j'avais envie de couleur, de danse, de Hip-Hop. Quelque chose m'a fait m'affirmer dans une direction: on m'a demandé le nom et le descriptif de la pièce. Je devais donc commencer à avoir une idée précise de la pièce. En parallèle à mes études, je coachais un groupe d'amateurs qui s'était auto-nommé NOUVEAU SAUVAGE. Tout se mélangeant en moi, j'ai décidé de me rapprocher de ce nom en nommant la pièce ainsi, je l'ai vécu comme une affirmation, comme la volonté de créer un collectif scénique fribourgeois.

Alors que durant deux mois, je m'étais levé aux alentours de six heures, je me réveillais tous les jours vers onze heures, lourd et désorienté, les genoux crispés, enveloppé dans une angoisse insoupçonnée de l'approche de la présentation, là où tout se jouait. Sans le Kung-Fu, je retrouvais mes doutes artistiques et de légitimation d'être danseur qui me tourmentaient au début de mon processus. Plus tard, après avoir passé la performance, j'irai voir une réflexologue qui m'a suivi durant des années et elle me dira que mon corps avait vécu cette fin de processus avec l'intensité d'une question de vie ou de mort, c'était bien sûr plus une question de légitimation mais l'enjeu était intérieurement de taille.



Résultat de l'exercice dicté par David Zambrano.

Ayant choisi David Zambrano comme oeil externe, il m'avait fait faire un exercice où je devais considérer une feuille de papier comme un appartement et délimiter les espaces puis le temps et l'énergie que je donnais à chaque pièce. Cet exercice devait me servir de possibilité de solo pour traverser différents espaces, à différentes intensités, avec des durées différentes. Au nom de mon fameux instinct, j'avais décrété que je prendrais cet exemple tel quel pour créer mon solo, c'était le début des choix incohérents.

Suivre mon instinct devenait le seul point d'appui qui me restait et pourtant je sentais que cette corde sur laquelle j'avançais devenait de plus en plus fine et instable. Je jonglais entre pique de confiance et égarement, je gardais pourtant confiance au fond de moi en pensant être prêt à improviser totalement, nu, en

silence et avec les néons de service s'il le fallait, coute que coute je devais faire quelque chose auquel je pouvais croire.

Gaspard a mis du temps à pouvoir me concocter une musique convenable, nous avons finalement trouvé le temps de le faire ensemble, je m'imaginais ce que je pouvais faire avec celle-ci: je me voyais improviser une danse, je me revoyais mettre des lumières de couleurs (que personne autour de moi ne validait), je me voyais vêtu à la mode Hip-Hop actuelle.

Après plusieurs essais de mon coté en utilisant le pattern de Zambrano, j'ai présenté un extrait à mes camarades. Ils étaient enthousiastes quant à l'énergie de mes mouvements et tâchaient de me rassurer, sans succès. Penser que mes efforts physiques en Saolim viendraient m'offrir une technique Hip-Hop intéressante à regarder était de la crédulité. Certes, il y avait de l'énergie mais je sentais qu'elle se dissipait rapidement, que mes mouvements n'avaient pas de sens et que je ne savais pas vraiment ce que je représentais. Je me suis inventé un personnage cagoulé sans que je puisse le justifier, comme cela se faisait bien souvent dans l'univers du Hip-Hop. Le problème était que je faisais parti du monde contemporain ; ça ne collait pas et je ne voulais pas le remarquer tout de suite. J'ai décidé de continuer à croire que mon instinct me montrait cette direction, j'ai donc amélioré et peaufiné la musique avec Gaspard. Le lendemain, j'ai présenté une version qui dans mon imaginaire me semblait plus tenace à Claire de Ribaupierre et Marius Barthaux de ma classe. Dès le départ, j'ai senti le malaise mais je me confortais en pensant que c'était du trac. Je suis allé vers eux fièrement pour me faire remettre à ma place. Mes choix artistiques n'étaient pas clairs et n'étaient pas justifiés, la qualité de mouvement n'était pas particulièrement intéressante ou profonde, le rythme et l'utilisation de l'espace ne prenaient pas. Dans l'aveuglement de l'urgence, j'ai même tenté de justifier que la danse pouvait être simplement esthétique, une erreur grossière dans ce contexte.

Quelques instants plus tard et avec la sincérité de mes observateurs, je me rendais compte du désastre. C'était une pièce d'amateur et pas à la hauteur de ce qu'on attendait de moi pour six mois de travail. J'étais désemparé et énervé, je sentais que je n'habitais plus le Saolim comme il se devait pour le dévoiler, et la présentation avait lieu dans quelques jours. Je me disais alors que je souhaitais faire une pièce qui retraçait ce que j'avais pu apprendre à la Manufacture, que dans ce cadre scolaire c'était ce qui correspondait à ce que je devais montrer. Après une grande redescente dans ma lucidité, j'ai fait le point de ce que j'avais appris: de l'improvisation en danse, du Saolim, du chant, du théâtre. Je m'étais alors remotivé, imaginant un solo traversant une partie de la pièce que je venais de faire, ajoutant du Kung-fu, un chant traditionnel fribourgeois, de la transformation corporelle, le tout nappé d'humour et d'ironie pensant apporter la profondeur recherchée. Après quelques essais, je voyais bien que j'étais incapable de tenir avec fermeté cette image que j'avais une fois de plus fabulé tout seul dans mon esprit. Une fois de plus, je retombais de haut, j'ai interrogé alors mon « instinct » pour savoir où je devais aller. Qu'est-ce que j'avais envie de faire? Rien. Je n'avais plus envie, je remarquais que je n'avais pas eu envie, que cette présentation a été prétexte à faire un réel effort de formation en prenant les arts martiaux. Je pouvais me rappeler que dès la première année, je sentais que je n'avais pas envie de traverser cette étape, sans savoir pourquoi. L'envie de fuir était plus grande que l'envie de prouver. Partant de l'envie de rien, j'ai pensé alors venir face au public et rester debout durant quinze minutes. Peut-être nu, peut-être avec les lumières de service et ne rien faire, « après tout c'était contemporain! » et après avoir fait tant d'efforts physiques ça pouvait avoir de l'intérêt de ne rien faire. Sauf qu'une fois de plus, ce choix était arrogant, il n'avait pas un message sincère mais il était la réaction de ma frustration. Et c'était faux, j'avais envie de traverser cette épreuve, elle me faisait simplement peur car je sentais que j'allais me juger à travers elle. Et le Kung-fu m'avait

appris que la volonté était plus forte que l'envie, et j'avais certainement le Dan Tian le plus entrainé de mes camarades, de part ce discours je gardais confiance.

L'ÉLÈVE RECROISE LE MAITRE

Jeudi, six jours avant la présentation, le brouillard dans ma tête était à son apogée. J'ai eu l'impression de ne plus avoir de matière et de ne pas pouvoir imaginer un solo qui visait juste, je n'avais plus le temps et je tournais en rond. A ce moment, j'ai croisé pour la première fois durant ces deux semaines Dominique Falquet. Son apparition n'a duré que quelques secondes, le temps qu'il passe d'un bâtiment à l'autre, et pourtant l'impact était notoire. Le revoir a ravivé tous les efforts que j'avais fourni, toutes les raisons qui m'avaient poussé vers le Kung-fu et aussi toutes les excuses qui m'avaient détourné de ma voie.

J'avais repris confiance en moi, et voyais la sortie du pétrin dans lequel je m'étais aveuglément englué. J'avais de la matière car j'avais travaillé dur, au delà de mes limites, j'avais lâché, certes, mais c'était désormais pour mieux revenir. J'avais tant désirer créer du sensationnel, convaincre et persuader que j'étais parti dans des extrêmes que je ne maitrisais pas, en pensant que là se trouvait mon solo. Le discours sur la voie du milieu m'était revenu et quand je me voyais présenter du Saolim, je me sentais à ma place, calme et sûr, sans prétention ni masque. J'ai immédiatement pris la décision d'aller le voir à Genève pour lui en parler, et pour profiter d'un entrainement qui allait assurément me réveiller un peu.

Le soir même, je lui ai expliqué à quel point j'avais dévié de ma trajectoire, il en a d'abord ri puis a conclu que les processus servaient à se « brouter », ces paroles m'ont réconforté. Je lui ai expliqué que finalement je souhaitais simplement présenter les taos mais en y mettant une forme performative, par

exemple en faisant deux milles squats avant d'entrer sur scène. Il m'a conseillé de plutôt faire des taos mais d'en faire peut-être pendant six heures au lieu des deux habituelles.

Le lendemain, j'ai présenté au filage technique un aperçu de ce qui allait m'attendre, en faisant une heure et demi de taos au préalable mais de manière plus intense qu'habituellement, sans me disperser entre chaque tao comme Dominique me l'avait également précisé la veille. Je faisais un tao puis me mettais dans la position de méditation debout, les mains croisés sur le Dan Tian, les yeux fermés et les pieds légèrement écartés, concentré sur la respiration. Après une heure et demie intense sans baisser la cadence, j'ai accouru jusque dans la salle 70, essoufflé et transpirant. Quelques comédiens et quelques danseurs m'offraient l'impression de performer face à un public. Soudainement, avec toute la sobriété et l'attention avec laquelle j'effectuais mon Saolim, je me sentais à ma place. Ce que j'exprimais me paraissait soudainement communicatif. En me dépassant, je sentais comment mon mouvement pouvait être généreux, en m'offrant la meilleure concentration que je puisse trouver, en tâchant avec le plus de volonté que possible de reprendre mon souffle entre chaque tao. Plus je faisais ce que l'art martial me demandait plus je me sentais juste en tant que performer.

Après le filage technique, j'ai immédiatement eu droit aux retours et aux réactions des comédiens. De manière générale, ils étaient emballés et touchés par la proposition et par l'intensité de la situation dont ils venaient d'être témoins. Ils m'ont fait quelques retours de mise en scène, peut-être avoir un costume plus propre, tout noir par exemple au lieu du T-shirt du club de Dominique, d'avoir confiance en l'intérêt et le temps de la respiration entre chaque Tao.

Ce jour-là, j'ai fait les quatre principaux Tao avec un rythme habituel, ensuite deux taos avec une vitesse ralentie, un autre à toute puissance, et finalement celui du serpent.

Quatre jours plus tard, pour la répétition générale qui a bien souvent le goût d'une première à la Manufacture avec son public rempli de tous les étudiants et ce soir là avec également la présence de Dominique, j'ai refait ma performance du filage technique sauf que j'ai effectué cette fois-ci des taos durant les trois heures qui précédaient mon passage. Ces trois heures me semblaient interminables, j'avais beau avoir passé d'innombrables heures à faire des taos seul, la nuit au studio, sans public au bout, cette fois-ci ils m'ont paru plus coriaces que jamais. Je luttais avec les douleurs aux genoux et contre mon mental qui cherchait à tout prix à se rebeller. Je suis arrivé sur scène non pas en feu comme au filage technique mais vidé et lourd. Au final, la prestation était similaire, l'énergie différente mais cette fatigue profonde qui ressortait amenait sa valeur au combat intérieur que je proposais. Dominique m'a fait des retours positifs, il n'a rien dit sur la perte de qualité de mes taos après deux semaines sans Saolim et m'a lâché quelques conseils notamment sur le fait que je devais prendre plus de temps pour respirer.
Son retour et celui d'autres m'ont offert la confiance que j'espérais. Je me sentais stable et sûr dans ma proposition mais là devenait mon problème. Grâce à ce que je venais de faire, j'avais sorti la tête de l'eau de ces deux semaines et je pouvais déjà imaginer le vivier de leçons que ce détour allait pouvoir m'apporter. Néanmoins je me sentais dans le confort avec ma proposition qui devenait une forme polie, or ce sentiment ne pouvait correspondre à l'endroit que mon instinct cherchait à me montrer.

NOUVEAU SAUVAGE

La veille de la présentation, j'ai essayé de me reposer mais c'était impossible, tout mon être était actif. Au milieu de la nuit, j'ai entamé une promenade à

l’extérieur car je sentais que je devais changer quelque chose à mon solo. D’abord « NOUVEAU SAUVAGE » était un titre qui ne représentait pas la pièce, ensuite les taos étant des formes prédéfinies, je ne créais pas de matériel par moi-même comme le demandait la consigne, je bougeais, c’était sensé et justifiable dans le contexte contemporain mais j’avais le sentiment d’esquiver la danse. Je comprenais qu’au fond je souhaitais m’aventurer dans l’inconnu à la recherche d’un lâcher prise. J’avais besoin de défis pour faire appel à ma présence, je remarquais que j’avais fonctionner tout le long ainsi, en me mettant dans des situations inconfortables et en essayant d’en tirer une force, la sécurité me faisait peur par l’endormissement qu’elle pouvait provoquer ; mais l’insécurité aussi me faisait peur par l’angoisse qu’elle pouvait m’apporter. La musique que j’ai utilisé, Rosna livada de Laboratorium Piesni, m’a été suggéré sur Youtube cette nuit là; elle faisait écho au titre NOUVEAU SAUVAGE, notamment grâce au coté tribal des tambours. Improviser sur de la musique, cela me séduisait et me réveillait, rien que d’y penser je savais qu’il allait être difficile de s’endormir cette nuit là. J’ai essayé de rester critique après les nombreuses fabulations que j’avais fait ces dernières semaines, il fallait impérativement que mes choix mentaux me mènent à une réalité sensée. J’ai écouté quelques fois la musique sans en abuser afin de préserver la fraicheur de l’écoute et j’ai fait l’erreur, selon moi, d’établir une trajectoire à travers celle-ci pour me repêché en cas de catastrophe. J’avais décidé de m’épuiser avant la performance de manière éclaire et intense durant une heure et demie comme au filage technique. Une fois sur scène, faire les quatre premiers taos à un rythme habituel, d’ensuite faire trois minutes de pose du cavalier avec le bâton sur les cuisses ; et d’ensuite « lâcher prise » et laisser sortir ce qui pouvait sortir dans mon état, surtout improviser car c’est ce que j’avais pu expérimenté durant ces deux années de cours. D’abord sur place sous la douche de lumière, ensuite en courant et retraversant la douche et finalement au bâton, pour finir nu, bâton en main, pensant créer une image que je qualifierais de « NOUVEAU

SAUVAGE », c'est-à-dire contemporain par le contexte et tribal par les attributs. Je pensais terminer couvert par ma couverture mexicaine et pourquoi pas aller jusqu'à faire chanter des vocalises au public et terminer par le signe d'éveil celtique, la fusée lâchée en l'air.

Je suis aller me coucher à cinq heures du matin, je me suis réveiller deux heures plus tard pour prendre une douche glacée. J'ai marché en forêt et me suis focalisé sur ma performance sans trop en faire une affaire mentale, et en ressentant mon corps. Ensuite, j'ai prévenu les techniciens des quelques changements, ils ont suivi sans rechigner. La tension montait en moi mais je conservais mon équilibre. Tout ces changements, je les gardais pour moi. Une heure et quart avant la présentation, je me suis mis en condition en effectuant des taos avec ardeur. Je suis arrivé sur scène, j'ai fait trois taos, deux minutes de pose du cavalier, j'ai continué à m'épuiser en frappant le vide et en criant pour extérioriser ce qu'il me restait de force. Je me suis mis à bouger comme j'en avais envie et comme cela venait et je cherchais des zones où je cessais de me juger ou de réfléchir, j'avais le sentiment de tomber dans des aspects plus fragiles de ma personne et d'oser les dévoiler tel qu'il me l'était donné sur le moment. Au moment de courir, je pouvais sentir la fatigue de ces derniers mois refaire surface, les tendinites aux genoux me tordaient intérieurement de douleur et mon mental ne cessait de me demander pourquoi je m'infligeait une telle épreuve. Je persistais à ne pas écouter ces douleurs, je sentais néanmoins que mes mouvements perdaient leur vivacité. Lorsque je courais, mes jambes me paraissaient être deux blocs de béton qui refusaient de participer à l'effort, je comprenais qu'une fois de plus en imaginant cette scène j'avais fabuler et que je tombais dans une teinte presque pitoyable de vouloir et ne pas pouvoir. Néanmoins quelque chose de jouissif me portait, cela faisait six mois que j'attendais de vivre ce moment et je le vivais. J'avais encore de la force mais elle ne trouvait pas son chemin pour surpasser l'effort, je me pardonnais intérieurement de ne pas pouvoir le prouver.

Moi, durant la répétition générale, qui reprend mon souffle entre deux taos.

Je suis retourné au centre de la scène, je me suis mis nu et j'ai manipulé mon bâton. Finalement, je me suis redressé et je suis resté nu face au public comme je l'imaginais. D'un échange de regard, j'ai conclu avec Céline, la technicienne, que la performance allait s'arrêter avec l'arrêt de la musique. J'ai terminé avec le signe celte de l'éveil, la fusé lancé en l'air.

Directement après la performance, je sentais un mélange entre de l'embarras et de la fierté. Embarras de ne pas être sûr de ce que j'avais montré et de constater cet aspect pitoyable qui est apparu dans l'effort. Et fier d'avoir relevé le défi jusqu'au bout, d'avoir cru en ma proposition et d'avoir pris des risques, j'avais le sentiment d'avoir vécu une expérience et que mon instinct ne m'avait pas trahi. J'ai vécu cette présentation avec l'intensité d'une initiation comme si je jouait ma carrière dans celle-ci. J'avais instauré arbitrairement et inconsciemment la notion d'échec et de réussite qui m'a d'ailleurs suivi tout le

long de mon processus comme une suite d'initiation que j'avais à traverser pour atteindre ce que j'avais à présenter. C'était fait, et le soulagement ne manquait pas de se faire ressentir. Quant à savoir si j'avais « réussi » ou non, cette notion avait disparue et je me demandais pourquoi elle faisait tant de sens avant la présentation.

Globalement et à une échelle personnelle, j'étais satisfait de mes choix, ils rassemblaient une bonne partie de ce que je souhaitais exprimer. Le Kung-Fu apportait le coté technique, traditionnel et physique. L'épuisement avant la présentation apportait le coté cérémoniale et performatif. Le coté rituel était présent à travers les saluts du Saolim (révérence, les mains en prière vers le public), le signe d'éveil celtique de la fin, le coté tribal de la musique et surtout le déshabillement qui venait symbolisé, pour moi, l'acte de purification, de mort et de renaissance récurrent au rituel comme me l'a expliqué Philippe Saire. Il y avait du mouvement, ceux définis par le Saolim et ceux improvisés qui amenaient l'aspect plus « dansé ». De plus je ne me suis pas senti être un imposteur dans le mouvement, ce qui était une crainte. Le coté animal était représenté par le Saolim qui cherche à être aussi aligné que possible avec le Dan Tian comme pour créer un nouvel instinct ; mais également par mes rugissements qui sortaient malgré moi, faute de pouvoir les stopper avant qu'ils ne s'expriment. Quelque part dans ma danse improvisé, je sentais la séduction et venait apporter la touche « parade nuptiale » au solo. Le coté Hip-Hop s'est exprimé par la mentalité « tête brûlée » qui m'a poussé au changement de dernière minute pour augmenter l'intensité de l'expérience.

RETOURS

N'ayant présenté la forme finale qu'à un seul public, je n'ai pas reçu énormément de retours. De plus, je me suis senti tellement fragile juste après la présentation qu'il avait été difficile pour moi d'aller les chercher mis à part celui de ma famille qui a validé la performance (à noter qu'ils n'y connaissent rien à la danse contemporaine). Ma mère me disait que c'était beau mais que cela lui faisait mal de voir tant de douleur sur scène et surtout sur son fils.

Il revenait fréquemment que ma performance collait bien avec celle de Clémentine qui me précédait, que la tension qu'elle pouvait créer collait bien avec l'aspect « douloureux » de ma présentation. Marius de ma classe m'a parlé par la suite de la représentation du mâle nu, musclé et tatoué, tenant un bâton, que je ne maîtrisais pas car il savait que je ne souhaitais pas véhiculer un message machiste. Et il m'a rendu attentif qu'il faut être conscient de l'image qu'on véhicule malgré soi et que, dans mon cas, ça donnait un coté presque beauf et ridicule au personnage. Nicolas de ma classe a bien ri en voyant mon geste de fin qu'il a jugé enfantin. Claire De Ribaupierre m'a transmis la question d'une de ses amie quant à la légitimité de déplacer le Kung-Fu sur scène et de le détourner. Elle m'a également dit avoir pensé que je continuerais la pose du cavalier jusqu'à un épuisement plus important et pensait entendre mon chant traditionnel fribourgeois à la fin pour venir casser la forme.

Le retour que je me ferais. Pourquoi avoir fait ça? Pourquoi avoir eu besoin de prouver et à qui? Pourquoi prouver par l'effort physique? Pourquoi créer des parties? Pourquoi ne pas être rester dans la pause du cavalier? Pourquoi avoir mis de la musique? Pourquoi ne pas être rentré nu sur scène? Pourquoi m'être dénudé? Pourquoi avoir terminé avec ce geste? Pourquoi prétendre s'épuiser si

ce n’est pas pour s’épuiser totalement? Pourquoi le choix de se pousser dans l’inconnu en changeant au dernier moment? Pourquoi cette couverture mexicaine? Pourquoi faire des taos avant de danser?

C’était une tentative de vivre quelque chose et de montrer qu’on peut se pousser à vivre. Prouver pour se donner le droit d’être, besoin de prouver à ma famille que la scène est un travail, je crois. Besoin de prouver que je peux faire. Besoin d’être complet. Peur de montrer l’échec, peur de casser. Peur de ne pas plaire, envie de me plaire. Peur de faire faux, envie de prendre le temps de faire juste. Peur de ne pas affronter mes peurs. Peur de perdre le sens. Peur de ne plus contrôler. Peur de trop contrôler. Peur de ne pas pouvoir m’accrocher si je tombe. Peur d’être médiocre. Voici mes réponses, j’espère un jour pouvoir faire un solo sans qu’aucun choix ne soit dirigé par la peur mais pour cette fois-ci je vais devoir me contenter de les admettre.

Je dirais que ce solo est plus personnel que professionnel, mes choix et certainement mon processus auraient été différents pour un autre contexte. C’est pourquoi il m’est difficile de le juger, je peux néanmoins dire qu’il y trop d’éléments différents pour une si courte durée, que l’épuisement méritait d’être plus profond quant à la proposition, que la pose du cavalier méritait de m’achever totalement, que la musique est trop cliché et démonstrative de « l’épreuve du guerrier », que l’image du mâle alpha est non maitrisée et n’aboutie pas à un message profond, que la couverture mexicaine n’apporte rien, que le signe final est trop enfantin, que la danse est trop indéfinie pour être visuellement justifiée, que la course n’apporte rien si je ne peux pas la tenir, que les sauts dans la douche de lumière non plus, que le jeu avec le bâton manque d’une intention claire, que ce n’est pas clair que j’arrive épuiser sur scène, et que mes taos ne sont pas si bien effectuées si c’est la virtuosité que je souhaite exprimer.

CONCLUSION

En guise de conclusion, je souhaite me poser la question si l'absence d'ajout de connaissances académiques dans ce travail qui est universitaire peut-elle être justifiée au nom de la démarche artistique? Pour ce faire je vais comparer l'académie et son attente envers l'étudiant ou l'artiste, au sociologue et son sujet. Je tiens à prévenir que je ne cherche pas à contourner ou à duper le regard académique. Un peu quand même.

Ajouter de la matière académique à ce travail écrit a été mon dilemme, mon soucis d'authenticité. J'ai pourtant essayé, notamment en citant Schechner - qui s'est aventuré à définir le terme de performance - et sa notion du *showing doing,* de « montrer sur scène que je fais », de montrer que je fais du Saolim, de montrer que j'étais là à cet instant. Les notions théoriques se confrontent et dans une certaine mesure tout peut devenir performance, tout mouvement peut être danse, tout le processus est performance, toute ma vie peut l'être, cela dépend des limites que l'on place.

Etait-ce une performance? Si oui, est-elle terminée? Où était l'authentique et où était le jeu? Est-ce que je souhaitais faire un acte artistique? Est-ce que je souhaitais montrer du Kung-Fu à un jury? Est-ce que je souhaitais montrer du beau à un public? Est-ce que je souhaitais remplir une consigne pour avoir mon Bachelor? Est-ce que je prenais cette scène comme thérapie de réaffirmation de mon statut de danseur? Quel était le réel moteur? A quelle moment est-ce une performance ou alors autre chose? C'est selon des critères sociologiques propre au contexte dit Schechner, et c'est là que se pose mon dilemme. Selon mes critères, dans mon étroite réalité, il n'y a pas de définition qui puisse me satisfaire pour définir ce solo, d'ailleurs ce n'était pas un solo, il y avait des techniciens, il y avait un public. Parfois je me sentais jouer du Kung-Fu, parfois je faisais un mouvement de Saolim avec la sincérité d'un maître, parfois j'ai dansé pour moi, parfois pour ma famille, parfois pour le jury. Est-ce que la

multitude de facettes que je peux observer sur scène peut être définie correctement en un seul terme? Encore aujourd'hui, je vis la prolongation de ce solo et la question que je me posais sur scène, je me la pose encore au coin de la rue, que suis-je en train de faire? Selon un point de vue académique et selon le contexte sociologique, certainement que je performais. Je faisais du Kung-Fu avec suffisamment de sincérité pour dire que je montrais l'action de faire du Kung-Fu, de plus je fais porter l'attention sur ma présence qui est un élément récurrent dans les tentatives de définir la performance scénique. Derrida explique que « l'acte performatif se suffit à lui-même », à travers ses mots j'ai effectivement performé. Mais, est-ce que je performe au moment où j'ouvre la porte de la salle, au moment où le public me voit ou au moment où je salue à la manière Saolim pour débuter mes taos? Est-ce que cela dépend de l'observateur ou de celui qui effectue? Toutes ces questions ne peuvent, pour moi, que rester en suspension, et au final je déduis que je ne peux que me suivre moi-même, car je ne peux que partiellement choisir et comprendre l'expérience vécue par le spectateur surtout en cas d'improvisation.

Est-ce que la performance se prolonge ici? Je peux lire Schechner, ce qu'il me dit peut m'apporter mais cet apport passe par mon intervention, je m'empare de son savoir et le fais mien. Pour lui, c'était une performance et elle est terminée et pour moi non, c'est selon. Cela est pareil pour tout mon processus, pour un solo au contexte si singulier, l'obtention de mon Bachelor, en une seule représentation, face à un public si particulier, composé d'amis, de ma famille, d'un jury, d'inconnus et de professionnels qui ont du pouvoir, pour certains d'entre eux, sur la suite de ma carrière, je ne peux pas prétendre à un acte artistique dénué de ma personne, les enjeux interviennent forcément et du coup déplacent l'intention de la situation. Fondamentalement, est-ce que je l'ai fait pour moi, pour l'art, pour Dieu ou pour un jury?

Selon moi, j'ai commencé cette performance il y a plusieurs années et elle n'est pas terminée; au sens où je l'entend elle continuera probablement jusqu'à ma

mort (sans vouloir être grandiloquent). Je l'ai fait pour moi, car là se trouvait ma zone artistique qui permet la création et donc de l'offrir aux autres, dont à l'académie.

Académiquement, j'ai performé un rituel en faisant chaque jour mes taos, mais individuellement je l'ai vécu d'abord comme un apprentissage avant de remplir des conditions d'un rituel artistique. Pourtant cet apprentissage, je le justifie sous le terme de processus qui désigne plutôt la démarche performative ou artistique plutôt qu'une formation de combat. J'utilise la répétition pour intégrer et non pour exprimer la répétition ou l'action.

Cette question de point de vue, dilemme du sociologue, de son influence sur ces observations et de la fragilité des définitions qu'il pose, est le problème théorique principal dans ma présentation. Puis-je montrer une image de mâle alpha sans le vouloir? Puis-je me contenter de suivre mon instinct? Et surtout ici, dans ce contexte de Bachelor à la manufacture? Puis-je faire ce qui me semble personnellement juste, à quel moment je dois penser à travers le filtre académique ou à travers le public? Académiquement, je devrais développer certains sujets qui ont de l'intérêt en eux-même, en terme de connaissance, comme me la dit à juste titre Claire de Ribaupierre tels que la parade nuptiale, son fonctionnement, ses dénominateurs communs, la notion d'instinct, d'intuition, de mouvement animal, de danse, de rituel, d'intuition, de mental, de douleur, d'arme, de combat, de maîtrise, de maître, d'élève, de sens, d'histoire, du saolim porteur d'histoire, des moines, de l'inscription dans le champ contemporain, de la ressemblance avec d'autres performances, avec d'autres chorégraphes. Et académiquement, j'aurais même dû le faire au moment où ses notions apparaissaient dans mon processus. Mais à chaque tentative, et bien que j'ai lu chaque texte avec une attention sincère, je ne sentais pas le lien avec moi en tant que moi-créateur qui vivait cette expérience, cela ne me touchait pas. Cette connaissance académique n'est pas intervenu en moi, je ne me sens pas pour autant supérieur à celle-ci, au contraire, mais je me sentirais prétentieux

d'établir une mise en lien pour satisfaire uniquement l'académie. Je me suis permis de faire comme je le sentais et je me pose la question de la légitimation de ce choix face à l'académie artistique.

J'ai pu constater durant ce processus que ma nourriture en terme de connaissance pouvait provenir d'une conversation de bus, d'un slogan de publicité tout comme d'un article en sociologie. J'ai approché certaines connaissances académiques sur le rituel, mais ce sera la phrase de Philippe Saire qui me dit que le rituel est « mort puis renaissance » que je décide de garder et d'intégrer au solo, et quelque part je ne décide pas, j'entends et ça me parle. Philippe Saire devient donc mon autorité, porteur du bribe du savoir de cette pièce. J'ai découvert que je ne peux pas me défaire de cette démarche pour mon travail personnel écrit. Je ne peux pas définir plus loin la notion de parade nuptiale si je n'en ai pas l'utilité ou la curiosité, tout comme je n'ai pas pu prendre la pause du cavalier sans m'être blessé. Dois-je faire exception pour ce travail écrit? Oui, si c'est pour remplir une consigne académique. Non, si l'on attend l'extension de mon processus artistique. Peut-être qu'à l'instar de mes taos dont je vois les défauts une fois filmés, je me sentirai ignorant d'écrire cela une fois relu des années plus tard.

Je ne me sens pas capable actuellement de mettre en relation mon solo et la pièce de Sidi Larbi Cherkaoui bien que tout deux nous avons une création en lien avec l'art martial, je ne me suis pas approprié sa pièce, ou ses paroles, ou même une bribe de cela.

Comment se déroulera le monde du travail, serai-je libre de créer comme je souhaite le prétendre ici? Oui, toujours. Non, si je souhaite être payé et reconnu. Je profite alors de cet fin de semestre pour me croire encore suffisamment libre pour créer comme je l'entends, pour être artiste libre et têtu, pour me sentir grand à m'épuiser sur scène quinze minutes alors que d'autres le feront durant des heures.

J’espère que cette conclusion m’amènera à une tendinite mentale et me fera m’abaissé plus bas dans ma position pour mieux me connecter à mon centre et ainsi frapper plus fort!

MERCI

SOURCES

Définition Krump: https://fr.wikipedia.org/wiki/Krump

Article sur les apparences: http://www.saolim.org/spip.php?article45

Sidi Larbi Cherkaoui: Article « Eclairage », propos recueillis par Marianne Cabado, Voir, Montréal, 29 Octobre 2009.

Schechner et Darrida: Article « De la performance à la performativité », Cairne.info

Image rose des vents: http://www.decomotif.fr/an_content/_upload/img-prod/602/4_11.jpg

Image Araignée Paon: https://dailygeekshow.com/wp-content/uploads/2014/12/araignee-paon-bleu-rouge.jpg

Image Krumper: http://stocktown.com/wp-content/uploads/2013/10/timthumb-1-300x168.jpeg

Image Dominique Falquet: http://www.saolim.org/IMG/jpg/Accuei03.jpgSite

Image Hervé Méditation: https://scontent-frt3-1.xx.fbcdn.net/v/t1.0-9/28576550_1661688527230302_426240942526169088_n.jpg?_nc_cat=0&oh=96dda48fbdd6e4810d17a599edf8cd6f&oe=5B5D0090